

INDUSTRIE PAYANTE

—C'est égal, reprit quelqu'un, ça n'est pas solide et je ne voudrais pas habiter là dedans. Je me demande si l'escalier supportera des tiges d'acier de cinq cents à mille kilos.

La concierge fit un bond :

—Des tiges d'acier de mille kilos !... interrogea-t-elle ahurie, mon Dieu !... Et pour quoi faire ?

On ne répondit pas à sa question.

Arrivée au sixième étage, tandis que tremblante elle ouvrait la porte de la chambre,

Olive fit remarquer au jeune provençal que le palier était très large et très commode et qu'il pourrait fort bien y déposer son charbon et son coke.

La concierge roula des yeux effarés.

On entra dans la chambre.

—N'est-ce pas qu'elle est grande, fit Dussau.

—Sans doute, sans doute, répondit Palanqui. Tu seras très bien ici. C'est clair... il y a de l'air... Dans ce coin là, tu mettras ta forge...

—Comment dites-vous ? interrogea la concierge...

—Ici, tu as juste la place pour ton enclume... poursuivit Palanqui.

—Une forge, une enclume !... balbutia la pauvre femme en s'adressant à Dussau, mais quelle est donc votre profession ?

—Repiqueur de limes ! répondit gravement Palanqui.

—Mais je ne veux pas chez moi de forgeron ! s'exclama la concierge. Qu'est-ce que diraient les locataires !... une forge, une enclume !... Pourquoi pas une maréchalerie ! Et le propriétaire !

—C'est loué, c'est loué !... reprit Olive. Dussau sera très bien ici et nous viendrons le voir souvent...

—Mais je ne veux louer à aucun prix !

—Vous avez le denier à Dieu, c'est trop tard.

—Je vais vous le rendre, votre denier à Dieu, gémit la concierge. Je vais vous le rendre tout de suite...

Et elle descendit précipitamment l'escalier, suivie de toute la bande, qui marchait au pas comme un seul homme et imprimait à la rampe un mouvement d'oscillation de plus en plus inquiétant.

Arrivée en bas, la brave femme entra dans sa loge, dont elle ferma précipitamment la porte afin d'éviter une nouvelle invasion qui se serait infailliblement transformée en pillage. Elle en ressortit tenant une pièce de dix francs qu'elle remit en tremblant à Dussau, en le suppliant d'emmener ses amis.



L'intendant de Neptune. — Mes enfants, qui accepte ? Un gérant d'hôtel me demande pour deux mois une sirène dans le golfe St-Laurent.

Et tout le monde s'éloigna, tandis que la concierge, dont les genoux tremblotaient, murmurait en passant sa main sale sur son front moite de sueur :

—Les gredins !... Si c'est permis !... Ils n'auraient bien fait perdre ma place !... Un repiqueur de limes !...

RENÉ RACOT.

(Libre Parole Illustrée.)

LA MAISON DE MON GRAND-PÈRE

Je l'ai revue, depuis, la maison de mon grand-père, je l'ai revue souvent, et j'y ai cherché en vain les douces émotions de ma jeunesse. La maison n'a pas changé, ou si peu ; le jardin est toujours là, il n'a rien perdu de son charme rustique, et cependant je ne retrouve plus le paradis de mon enfance. Pourquoi donc ce milieu où se sont écoulées les heures les plus charmantes de ma vie, me semble-t-il aujourd'hui terne et presque désolé ? Le soleil a-t-il moins d'éclat, les fleurs moins de parfum ? Ou bien est-ce parce que j'ai vieilli ? Hélas ! que n'a-t-on toujours vingt ans !

Si je veux la revoir, la maison de mon grand-père, si je veux la retrouver telle qu'elle était autrefois, je n'ai qu'à fermer les yeux. Alors elle m'apparaît bien plus réelle que dans la réalité froide d'aujourd'hui ; alors tout y est : les bonnes figures qui l'animaient et lui communiquaient le mouvement et la vie ; les animaux, dont quelques-uns étaient mes amis ; la ruche bourdonnante ; le pommier tordu et bossu que chaque printemps couvrait d'une neige odorante. Je revois tout, tout, jusqu'à la plus petite touffe de serpolet, jusqu'à la moindre violette que j'aimais à chercher sous les feuilles : tableau vivant, baigné de lumière, inondé d'un soleil rayonnant, avec des recoins d'ombre remplis de fraîcheur.

Je sens encore l'ivresse du printemps qui tournait alors ma jeune tête, et je crois respirer le parfum des giroflées et des résédas, plantes rustiques que mon grand-père respectait, sans doute parce qu'elles faisaient bon ménage avec les choux et les salades qu'il cultivait avec amour.

Et quand venait le soir, après mille courses vagabondes dans les champs, après avoir barboté dans l'eau du ruisseau à la recherche des têtards, grimpé sur les arbres et fait la guerre aux oiseaux, quel bien être éprouvais-je à me glisser dans le lit installé près du foyer de la cuisine et à dormir dans les draps fleurant l'odeur de lessive, pendant que les bons vieux devisaient du temps et de la récolte prochaine, avec quelques amis du voisinage, en achevant un pichet du vin de la vigne.

La grande horloge me berçait de son tic tac monotone ; le grillon chantait dans l'âtre ; bientôt la conversation cessait ; on ne veillait pas tard à la campagne, il faut être être sur pied de bonne heure. Mon grand-père allait faire sa tournée de tous les soirs, donnait la nourriture aux bêtes et rentrait ensuite à la maison de son pas déjà lourd. J'écoutais encore le bruit des sabots sur les dalles de la cuisine, enfin le silence régnait tout à fait ; on n'entendait plus que les aboiements lointains des chiens dans les fermes environnantes.

Au matin, quand tout s'éveillait, comme il faisait bon à s'attarder au lit ! Le soleil inondait la chambre et donnait un air réjoui aux murs blanchis à la chaux ; les coqs sonnaient leurs joyeuses fanfares ; les oiseaux gazouillaient à qui mieux mieux, manifestant leur joie de vivre par un fouillis de notes gaies, un ramage endiablé. Puis c'était mon grand-père appelant tout le monde à l'ouvrage, ma grand-mère rassemblant sa volaille, un va et vient continu, un bruit de bêtes allant aux champs. Et, au lever, le lait moussu que je buvais goulument en respirant cette bonne odeur des vaches sortant de l'écurie.

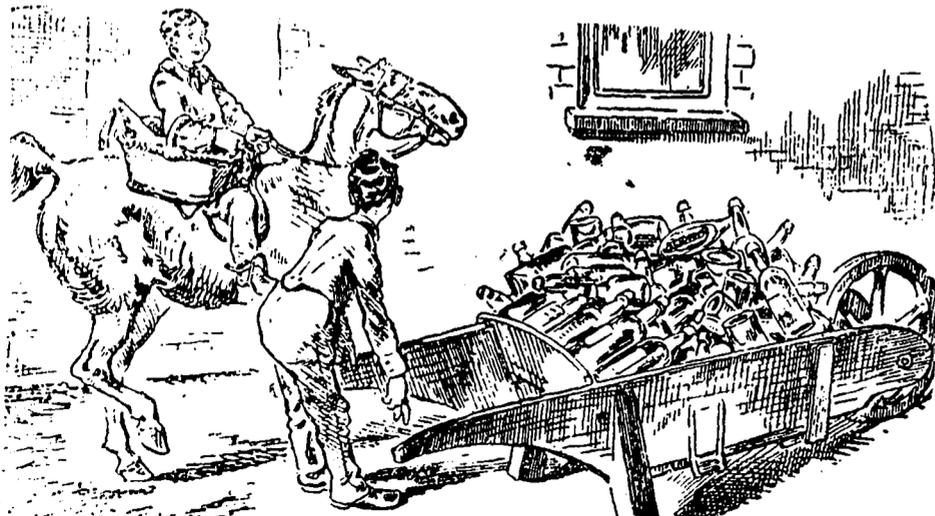
Et quelle joie quand on attelait *Coco*, mon grand camarade, mon âne à la fois fier et bon enfant, que mon grand-père ne tutoyait jamais et à qui il parlait toujours français, bien qu'il parlât patois à tout le monde.

Quelle bonne bête que ce *Coco* ! Il était célèbre à plusieurs lieues à la ronde : nul n'avait comme lui le poil luisant, nul ne portait si bien la tête et il rivalisait à la course avec les chevaux de l'Hôtel de la Poste, ce qui n'est pas peu dire. Mon grand-père en était fier, et, bien qu'il me gâtât souvent, il se refusait à toutes mes fantaisies où *Coco* jouait un rôle. Il ne me l'avait prêté qu'une seule fois, et, avec quelques garnements de mon espèce, nous fîmes endurer tant de tribulations à la pauvre bête qu'elle a certainement conté, dans son langage, ses peines à son maître.

Que tout cela est déjà loin de moi ! Les pauvres vieux grands parents dorment à l'ombre des grands pins au champ de l'éternel sommeil. *Coco* lui-même, vieux serviteur fidèle, est mort un an avant son maître ; la maison est passée en d'autres mains et n'est plus maintenant qu'un tombeau où sont ensevelis mes souvenirs.

KLEBSOL.

LORSQU'ON EST CONDAMNÉ AUX CHALEURS DE LA VILLE



Le gamin. — Hello ! Bouton ! Tu n'as l'air à travailler dur !

Bouton. — Ça sais ce que c'est. Quand madame est aux eaux, c'est moi qui nettoie le cabinet d'étude de monsieur tous les lundis.